

# ENTRE L'ÉCRITURE ET LE TRAVAIL

Hélène Vignal

**raconter la vie**

En 2004, J'ai envoyé un mail à mes collègues : « Sondage du jour : quels étaient vos bonbons préférés dans l'enfance ? » Ils m'ont presque tous répondu, amusés et interrogatifs. Pourquoi cette question ? J'ai gardé le secret. Quelques jours plus tard, au moment du café de 10h, j'ai apporté les bonbons préférés de chacun... Et sur le comptoir de la petite pièce sombre qui nous servait de « lieu de convivialité », j'ai posé fièrement mon premier roman jeunesse.

Ça se passait dans la très sérieuse administration préfectorale et je faisais mon « coming out » d'écrivain pour les enfants. Sur la couverture, mes collègues découvraient mon nom de jeune-fille, celui sous lequel j'ai commencé à écrire, les illustrations de Laetitia Le Saux et un titre : *Le grand concours*. Un peu plus tard, lors d'une signature organisée par la librairie locale, sont venus les copains, voisins, collègues, parents de l'école, directeur de cabinet de la préfecture avec sa petite-fille, et même le Préfet de région, accompagné de sa femme.

Assez rapidement, j'ai reçu des invitations dans des écoles, des collèges, des salons du livre. J'y suis allée chaque fois que j'ai pu, chaque fois que le travail et l'écriture pouvaient s'accorder. J'ai cherché à tout concilier, sans abandonner l'intime de ma vie, j'ai négocié des temps partiels, racheté mes heures d'écriture au centuple en bossant plus que de raison. Pour aller vers mes lecteurs sans faillir dans mon travail, j'ai passé du temps dans les trains, les avions, bu des cafés tièdes dans des salles des profs, croisé des centaines d'enfants et d'adolescents, partout en France puis à l'étranger. Et je suis rentrée, redoublant d'efforts sur les dossiers, jusque tard le soir, depuis tôt le matin. Debout à 6h, couchée à minuit, moi qui me sens bien avec au moins 8h de sommeil...

En 2008, j'ai quitté la préfecture de région, pour rejoindre la plus grosse collectivité territoriale locale. Je n'ai jamais rien caché de mon activité d'écriture mais je n'ai que rarement pris l'initiative d'en parler. Elle est inscrite sur mon CV, je l'évoque en entretien d'embauche pour prévenir du caractère un peu particulier des absences qu'elle implique (une fois décidée, je ne peux annuler une intervention, compte tenu du travail de préparation que cela implique pour les classes).

En 2009 dans ce nouveau boulot, j'ai participé à une opération de communication interne qui visait à rendre visible les talents de chacun. J'ai montré mes livres. De temps en temps un collègue me dit « Tiens, je t'ai vue dans le journal. », « C'est toi qui est allée dans l'école de ma nièce ? », « Où peut-on trouver tes livres ? » ; mais le plus souvent on ne m'en parle pas. Je fais mine d'ignorer ceux qui me font des appels du pied pour avoir des exemplaires gratuits, je fais les rares dédicaces qu'on me demande en chuchotant, comme s'il s'agissait d'une sorte d'irrégularité dans les rapports dictés par les codes du « bureau ».

Cette double vie me fait passer d'un monde à l'autre régulièrement.

Un jour « invitée d'honneur » ou gagnante d'un prix local ; l'autre jour engueulée par mon chef et en larmes dans son bureau.

Un jour seule sur mon clavier à faire vivre un personnage ; l'autre jour animant une réunion de deux cents personnes.

Un jour discutant du sens de la vie avec une classe de cinquième ; l'autre jour reprochant à un plombier d'avoir menacé son collègue d'un couteau.

Un jour confortablement installée dans un luxueux hôtel à Bruxelles ; l'autre jour endormie sur une aire d'autoroute dans une Clio de service, gelée.

N'aurait-il pas été plus convenable de « tout lâcher » pour l'écriture ? Ces doutes ont toujours tourné en moi, jusqu'à en devenir une sorte de ciment entre mes deux vies. Manqué-je de courage pour faire le choix radical de la seule écriture ? Vision romantique et tentante, plus facile à « vendre » dans les dîners en ville qu'à mettre en application. Dans la réalité (des autres) ces choix sont souvent permis par une fortune personnelle, la présence bienveillante d'un mari ou d'une compagne, qui fait bouillir la marmite. Pour moi, la question de l'indépendance économique ne se pose pas : elle est non négociable. « Ne soyez jamais dépendante d'un homme. » nous a toujours dit ma mère, à ma sœur et à moi. Héritage de mon grand père, qui a souhaité que ses sept filles aient un métier.

Dix ans que je travaille et que j'écris. Dix ans que j'écris et que je travaille. Dix ans que je navigue entre le très sérieux monde du travail réservé aux adultes, et le foisonnant monde de la littérature jeunesse, pas du tout réservé aux enfants. Dix ans que je cherche comment formuler ce nomadisme. Irrépressible besoin de nommer, qui me fait écrivain. C'est encore cela que

je cherche dans mon travail et dans les déplacements pour mes livres, quand je rencontre, quand je recrute, quand j'échange. Je cherche l'instant de jubilation qui me prend devant les parcours de ceux qui ont osé traverser les mondes, les castes, les « milieux », casser les carrières, voyager de mille façons, tenter un grand-écart...

Lors d'un entretien de recrutement, un élu cumulard qui totalisait près de 40 ans de mandat m'a vertement reproché de changer de boulot tous les cinq ans, en me qualifiant d'instable. Je n'ai pas trouvé le moyen de le convaincre que ce parcours pouvait être une chance pour lui...

Je fais quoi comme métier(s) ? Comment s'appelle ma double vie ?

Comment s'appelle cette vie du boulot où on ne fait rien seul, mais où l'on subit des évaluations individuelles ?

Et comment nommer cette vie de l'écriture où on se croit seul avec sa fiction, mais où l'on n'est que liens, du début à la fin ?

Et tous les autres, ceux qui écrivent dans « raconter la vie », comment s'appellent leurs vies, nos vies ? Nos vies de nomades sociaux qui, somme-toute, errent plus qu'ils ne voyagent, arpentent plus qu'ils ne se déplacent.

Travail : noble et humaine activité où, quoi qu'on fasse on est en création. Je le sais des cuisiniers de lycée, des comptables publics, des assistantes sociales, des gardiens d'immeuble, des policiers municipaux, des enseignants, des ouvriers du bâtiment, des assistants d'éducation, des maires, des chefs de bureau, des chauffeurs, des assistantes de direction, avec lesquels j'ai travaillé.

Je le sais parce que les sociologues, philosophes l'ont écrit, confirmant ce que nos émotions et perceptions balbutient : supprimez la part de créativité du travailleur et c'est son humanité que vous mettez à mal.

Je le sais dans mon corps enfin, depuis ce burn out survenu brutalement un jour qu'un hiérarchique m'avait dénié toute créativité professionnelle.

J'écris pour que les enfants puissent lire mes mots. Et j'aime leur parler des choses qui sont réputées « ne pas être de leur âge ». J'aime travailler cette limite du « tu comprendras plus tard », du « ce sont des histoires de grands ». Le travail fait partie des choses dont on parle peu aux enfants. On leur dit qu'il faut travailler, et même « bien » travailler. Mais savons-nous encore ce que « bien » travailler signifie ? Et même parfois, ce que

"travailler" signifie ?

Ah... les histoires des « grandes personnes » ! Que sont-elles finalement ? Où trouvent-elles leur source ? Comment se construisent les trajectoires ? D'où viennent la plupart des conflits, des histoires de vie, des grandes et petites œuvres ? D'où, si ce n'est du trajet parcouru depuis l'enfance ?

Je ne sais comment s'appelle ma vie, mais je sais que le travail va mal, qu'il s'y joue à peu près tout ce qui traverse la société, comme une vaste scène où se répètent les mêmes blocages. Comment les enfants reçoivent-ils cela ? Quelle proposition sommes nous en train de leur faire avec nos mines fatiguées de retour du boulot ? Avec nos récits des conflits, des impasses professionnels ?

Je sais que l'écriture est travail et que le travail est création. J'ai beau chercher, je ne trouve pas de frontière étanche entre les deux, pas de mur mitoyen. J'ai du mal avec les castes. Celles du monde du livre, celles du monde du travail, celles des genres, des âges, des parcours, des statuts...

Est-ce pour cela que, fille de nantis, je suis allée bosser dans les quartiers de Seine St Denis à vingt ans ? Est-ce pour cela qu'élevée dans un monde très fermé j'ai fait des études de sociologie ? Est-ce pour cela que titulaire d'un DESS en développement local, j'écris des romans pour des gosses de sept ans ?

Une grande passerelle est en construction dans ma ville. Presque achevée, elle devra réunir deux plateaux. On dirait l'échine d'un dinosaure qui ondule entre deux collines urbaines, abolissant les reliefs. Aux derniers jours du chantier, les équipes s'activent. Je suis passée devant, ce matin, il faisait encore nuit. Dans la lumière de mes phares, des hommes en gilets fluo déplaçaient des bobines de câble, installaient leurs engins, ouvraient les portes des fourgons chargés d'outils. J'ai eu envie de me garer et d'aller bosser avec eux sur ce joli dinosaure de métal qui porte le nom de passerelle ?